

Pressoit un jour les flancs ; et d'un art redouté
Instruisoit l'oeil riant de l'agile beauté.
Le coursier de Céphise à l'instant s'effarouche.
Il méconnoît le mors qui commande à sa bouche ;
Il hennit, il écume, et de bonds inégaux.
Frappe les durs cailloux, courbe les arbrisseaux.
La flamme à coups pressés sous ses pieds étincelle.
Dieux ! Céphise pâlit ; elle tremble, chancelle ;
De son amante, hélas ! le front est déchiré.
Il a cru voir l'instant où ce front adoré
Sur la pointe d'un roc . . . Dieux ! quelle horrible image !
Il l'atteint, la dépose au pied d'un tronc sauvage.
Vainement il l'appelle et cherche ses regards.
Sur ses yeux égarés ses cheveux sont épars.
Mais des flots d'une source il entend le murmure ;
Il court dans une écorce y puiser une eau pure.
L'eau ranime Céphise ; elle revoit le jour,
Et son oeil se rouvrant trouve l'oeil de Valcour.
Ainsi que son amante il paroisoit renaître.
Elle lui tend les bras, sans le vouloir peut-être.
C'est lui qu'un cri plaintif se hâte de nommer.
Pour la première fois elle semble l'aimer ;
Et ce doux souvenir, ce péril, fut l'aurore
D'un bonheur dont Valcour jouit sans doute encors.

